

## *Il pleut des rats ou la guerre des cultures*

Aurélien Boivin

Number 114, Summer 1999

Écriture et sport

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56199ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Boivin, A. (1999). Review of [*Il pleut des rats ou la guerre des cultures*]. *Québec français*, (114), 94–96.



# Il pleut des rats

## ou la guerre des cultures

David Homel  
IL PLEUT  
DES RATS

roman de l'américain par Christine Le Bœuf  
ACTES SUD / LEMÉAC

PAR AURÉLIEN BOIVIN

### De quoi s'agit-il ?

Deuxième roman de David Homel, un Américain installé à Montréal au début des années 1970, *Il pleut des rats*<sup>1</sup> paraît en 1992 en coédition chez Actes Sud et Leméac, dans une traduction de Christine Le Bœuf. Il avait d'abord été publié en anglais à Toronto, l'année précédente, sous le titre *Rat Palms*. L'intrigue de cette « chronique incantatoire de la vie d'une petite ville du Sud des États-Unis »<sup>2</sup> peut se résumer ainsi. Chassé du collège des Bénédictins à l'éducation quasi militaire, « un mois avant [son] diplôme de fin d'études », pour avoir défié l'autorité et refusé « d'assister au service religieux » (p. 14), un dimanche matin, Timmy Justice revient dans son île où, condamné à réfléchir sur sa mauvaise conduite, il doit se résigner, à la demande du directeur, à rédiger un

rapport pour réintégrer son collège. À la maison, construite sur les bords du Lazaretto, un cours d'eau invitant, l'adolescent est témoin de la mésentente entre sa mère, une Sudiste, fille d'un riche négociant de Savannah en Géorgie, et son père, Zeke Justice, un Nordiste, lanceur d'une équipe de baseball<sup>3</sup> locale, qui vient de rater sa chance de jouer dans les ligues majeures, en raison peut-être de son alcoolisme. Mais ce père a beau être un pilier de bistrot de la ville, il n'en est pas moins une vedette, surtout aux yeux de son fils qui prend sans cesse son parti. À peine de retour de la grande ligue, il atteint au visage le meilleur frappeur adverse qui s'apprêtait à faire le saut chez les professionnels. C'est le début de sa déchéance : frappé à son tour à la tête à sa présence suivante au bâton, il est mal jugé par les amateurs qui l'accusent d'avoir voulu se venger. Suivent une dispute, au cours de laquelle il frappe sa femme, et un accident de chasse aux alligators qui met un terme à sa carrière. Peu de temps après, il tient, sur la Guerre de Sécession, des propos incohérents dans une langue incompréhensible, la sienne, la française, qu'il croyait avoir oubliée, depuis son enfance à Sainte-Perpétue (P.Q.). Sa femme l'interne et part en compagnie de son fils vers la Californie. À peine arrivé dans cette fausse Terre promise, Timmy revient, pour délivrer son père, assassiné par son grand-père, détraqué, qui retourne l'arme contre lui, après que Timmy eut découvert le cadavre d'un autre bourgeois, ennemi de son père. Timmy a ainsi accompli sa mission et répondu, par son rapport, aux exigences du directeur du collège où il refuse toutefois de retourner, espérant peut-être remonter au Canada « jusqu'à la sainte perpétuelle » ou rester dans son île, « bien mal préparé à ce monde, mais combien instruit des coutumes des morts » (p. 331).

### Le titre

Il est certes énigmatique, à première vue. Homel, dans une note liminaire, éclaire ainsi son lecteur : « Voici la légende des

palmiers à rats : les palmiers qui ornent les avenues de Los Angeles, tous plantés par la main diligente de l'homme, abritent des milliers de rats. De temps à autre, une ou deux de ces bestioles tombent du cœur d'un arbre dans une voiture décapotable semant le désordre dans l'esprit du conducteur. On appelle aussi *rat palms* les palmiers nains rabougris qui poussent le long de la côte atlantique de la Géorgie et de la Caroline du Sud » (p. [9]). Timmy, à peine arrivé à Los Angeles, assiste étonné à ce phénomène : « J'avais quitté mon île et traversé le pays entier, et maintenant il pleuvait des rats » (p. 269). « Les palmiers se balançaient dans le vent et les rats tombaient comme une manne venue de l'enfer » (p. 270). La fille, à qui il raconte ce phénomène, est fort sceptique, d'autant que, à l'aube, comme s'il avait rêvé, les cadavres des rats morts dans leur chute sont disparus. Mais « peut-être qu'il n'y avait jamais eu de rats. Je ne savais pas ce qui me paraissait pis : que cette chose fût réellement arrivée ou non » (p. 276). Timmy a-t-il inventé non seulement la légende mais aussi toute l'histoire pour alimenter son rapport ?

### Le temps

Rares sont les indications qui permettent au lecteur de dater l'intrigue et d'en mesurer précisément la durée ou l'étendue. Le narrateur, Timmy, se fait un malin plaisir, semble-t-il, à demeurer dans le vague. Quand, par exemple, la préposée à l'accueil de l'hôpital des Anciens combattants lui demande la date de l'admission de son père, ce qui pourrait s'avérer un indice précieux, Timmy se contente de préciser : « Je donnai celle du jour où j'étais revenu de l'île Bonaventure pour trouver la maison vidée » (p. 299), sans plus de précision. Ou encore : « — Ça fait longtemps que tu es parti ? — J'ai l'impression que ça fait des années » (p. 287). Toutefois, lors de son retour de Californie, Timmy rencontre un ex-soldat qui a participé à la guerre du Viêt-nam, qui lui avoue, en lui offrant une cigarette d'« herbe civile », que



son pays « est en train de perdre la guerre à cause de ce truc-là » (p. 280), ce qui permet de situer l'intrigue vers 1968, année où le président Lyndon B. Johnson, dont le portrait orne un mur d'une salle de l'hôpital, décréta l'arrêt des bombardements sur la majeure partie du Viêt-nam (du Nord) et annonça son retrait de la course électorale.

L'intrigue de *Il pleut des rats* s'amorce au milieu du printemps (p. 108) avec le retour de Zeke, rétrogradé des Indiens de Cleveland à une ligue mineure de Savannah. Il s'écoule environ deux semaines tout au plus entre son arrivée, sa blessure, son internement et le départ de son épouse et de son fils pour la Californie. L'aller prend environ sept jours (ou un peu plus). Le retour de Timmy, en train, est sans doute plus rapide. Une indication temporelle précise que le jeune est revenu dans son patelin et se promène « sur West Broad Street dans la chaleur d'un matin d'été » (p. 285). Puis, tout se précipite en une seule journée, semble-t-il : le suicide de Mr Beep, la sortie de l'hôpital, le retour à la maison, suivi du meurtre de Zeke et du suicide de son beau-père. Plusieurs événements, rapportés par analepses, se sont toutefois déroulés bien avant le début de l'intrigue, donc en dehors du temps de la diégèse, tels l'exil de Zeke depuis le Québec, l'installation des Marster dans l'île, le mariage des parents de Timmy, etc.

#### Le lieu

*Il pleut des rats* est un roman d'atmosphère dans lequel les lieux ont une grande importance. Ainsi que l'indique le titre de la première partie, le roman se déroule d'abord à Hurt's Landing, ou Port-la-Douleur (« littéralement le lieu où la douleur aborde », p. [11]), dans Island of Hope (l'Île de l'Espérance), et près de la rivière Lazaretto, eau alliée de Timmy sur laquelle il se réfugie dans un canot-automobile, pour fuir la guerre familiale. Est aussi visitée l'Île Bonaventure, un lieu initiatique, mais aussi un lieu infernal pour Zeke, qui y amorce sa descente aux enfers, à la suite de l'attaque d'un alligator qui le blesse grièvement à une jambe. Le narrateur n'est pas, ici, averse de commentaires et fournit une foule d'explications sur l'origine des noms de lieux, se révélant même un spécialiste de toponymie. « Hurt's Landing est ainsi nommé en l'honneur de la douleur qui habite en nous aussi sûr que les marées dans les eaux » (p. 163). L'Île de l'Espérance (Island of Hope) s'est développée, il y a plusieurs années, sous l'impulsion des riches Marster « grâce à l'afflux d'une population qui fuyait la ville et la fièvre jaune » (p. 18). L'origine du nom

du Lazaretto est longuement précisée aussi (p. 27-28), nom associé à un lazaret au moment d'une terrible épidémie.

Dans la deuxième partie, « La croix du désert », le lecteur accompagne Évangéline et son fils dans une traversée du continent jusqu'à la vide Californie qui, loin d'être la Terre promise espérée, s'avère plutôt une région si hideuse qu'il y pleut des rats. Le jeune narrateur précise, dans sa grande lucidité, que la Californie est « [l']endroit où vont les gens qui sont restés partout ailleurs plus longtemps qu'ils n'y étaient désirés » (p. 290). Le trajet emprunté, les motels et les restaurants visités sont laids et pauvres. D'ailleurs, quand elle arrive à Los Angeles, Évangéline, la mère de Timmy, dort profondément et ne voit rien. Quant à Timmy traversant le désert, il se croit « au milieu de nulle part » (p. 236), « dans le vide du désert », à l'image du continent américain qui lui « apparaissait telle une machine à sous faussée, dont tous les gens du Sud traversaient comme des pets de lapin les fentes, les butoirs et les portes, pour se retrouver déviées vers l'ouest, tout au bout du pays, et tomber dans le trou. Au suivant, s'il vous plaît. Allez-y, et si vous gagnez, vous réaliserez le grand rêve américain » (p. 246). Le héros ne croit pas du tout à ce rêve, d'où son mépris pour le Sud et la haine qu'il voue à sa mère. Au terme de son voyage vers l'Ouest, Timmy se réconcilie avec son île (p. 290).

#### Les personnages

**Timmy Justice.** C'est le narrateur de cette tragédie humaine qu'il veut une sorte de rapport commandé par le directeur du collège, avant son renvoi, et qu'il a promis de rédiger, ce qui le force à réfléchir. Car, lui avoue sa mère, qui met en doute sa « prétendue période de réflexion » : « Réfléchir signifie regarder en soi-même » (p. 226). C'est cependant cette période qui lui a permis de comprendre la conduite de sa mère à l'égard des Marster : « Et moi j'étais [...] le fruit de la passion naissante de Zeke et d'Évangéline. Passion ? m'interrogeais-je. Peut-être pas. Plutôt le fruit de la rébellion d'Évangéline contre les Marster. Je la voyais bien maintenant : puisqu'on ne pouvait accuser une Marster de s'être délibérément méconduite, sa rébellion devait avoir été imputée à mon père. D'où la haine de Jefferson Marster envers lui » (p. 226). Ainsi en est-il du rôle qu'a joué Mr Beep dans le renvoi de son père dans les ligues mineures. D'où la décision de Timmy de se rendre chez ce tenancier de bar, qu'il trouve pendu, et de retourner

dans la maison familiale, domaine de la douleur, où se déroule le double drame. Timmy est témoin du combat singulier que mène d'abord son père contre le clan Marster, puis contre son épouse, dont il s'est rapidement éloigné, préférant le sport et les tripots qu'alimente la distillerie Marster. Son renvoi du collège permet à Timmy de renouer avec les siens et de s'interroger sur sa propre existence et sur son avenir. Grâce à la rédaction de son rapport, il passe de l'adolescence à l'âge adulte.

**Zeke Justice.** C'est le père du héros narrateur et le mari d'Évangéline Marster. Surnommé Dady Zeke par ses intimes, mais de son vrai nom Ézéchiél Lajustice, il est originaire de Sainte-Perpétue, au Québec. Il a travaillé toute sa vie pour devenir Américain et pour être consacré vedette de baseball, sport emblématique de l'Amérique profonde. Nordiste et catholique, il a dû quitter sa région d'adoption pour devenir lanceur de l'équipe de Savannah, les Indiens de la *Sally League* (en réalité la *South Atlantic League*), ligue mineure qui fut le « berceau de nombreux joueurs vedettes de ligue majeure dans les années cinquante et soixante » (p. 19, note). Après avoir échoué avec les Grands (Indiens de Cleveland de la Ligue américaine de baseball), il revient dans le Sud et sombre dans l'alcoolisme. Son mariage avec Évangéline Marster se révèle aussi un échec. À la fin du roman, une crise le projette dans le passé et il se met à parler une langue bizarre que personne ne comprend, sa langue du Nord, le français, qu'il n'a donc pas oubliée. Le vieux Marster le considère comme « une star de baseball minable qui fréquente les nègres et joue les philosophes dans [s]on propre établissement » (p. 34). Zeke a été blessé à la guerre de Corée (p. 309) et fraternise souvent avec les Noirs, ce qui lui a valu le titre de « Blanc le plus gentil de Savannah » (p. 309), inscrit d'ailleurs sur un trophée monté d'une fausse balle de baseball, balle que Timmy emporte avec lui jusqu'en Californie, geste qui confirme la déchéance de son père et la prise de position de son fils en sa faveur.

**Évangéline Marster.** Fille d'un riche négociant de Savannah, Évangéline est l'épouse de Zeke et la mère de Timmy. Elle incarne le Sud, qu'elle n'a jamais quitté, et le protestantisme. Elle est, elle aussi, portée vers l'alcool, surtout depuis l'échec de sa relation avec Zeke et avec son père, qui n'a jamais accepté son mariage. Elle est profondément attachée au passé, ce que lui reproche d'ailleurs Timmy (p. 231), qui lui voue une haine marquée, en particulier depuis qu'elle a décidé, à la suite d'une al-



tercation qui lui a valu un « œil au beurre noir », d'interner Zeke sous prétexte qu'il est atteint de folie. Elle incarne encore la difficulté de vivre une union harmonieuse dans un coin de pays où la race, la religion et la couleur de la peau ont une grande importance.

**Jefferson Marster.** Père d'Évangéline, beau-père de Zeke et grand-père de Timmy, il n'entretient plus aucun rapport avec sa fille. Timmy et son père ne l'aiment pas. Si, par respect, « dans les récits [de la mère], grand-père Jefferson faisait figure de vieillard admirable, digne de souvenirs », aux yeux du jeune narrateur, il ressemble plutôt « à une vision minable du colonel du Kentucky qui sert [...] d'enseigne aux marchands de poulets rôtis » (p. 24). Il s'oppose à son gendre car, d'origine juive (p. 34), il a horreur du baseball et des Noirs, amis de Zeke. Timmy n'a aucune considération pour les ancêtres Marster dont quelques portraits ornent les murs du musée Telfair qu'il visite en compagnie de son grand-père, pas plus qu'il n'en a pour les tombeaux de la famille dans le cimetière de Marster auxquels il refuse de rendre hommage.

**Mr Beep.** De son vrai nom Mr Wolf (M. Loup), il est propriétaire d'une maison de jeux (*Bo-Peep*) et d'un bistrot à Savannah. Il se révèle un véritable loup pour l'homme, surtout pour Zeke. Preneur aux livres, il a faussement raconté aux autorités de la ligue de baseball que Zeke avait parié « contre lui-même, contre son propre bras ». Zeke se défend : « Un type peut pas se permettre de parier contre son bras quand c'est tout ce qu'il possède » (p. 306). C'est pour venger son père que Timmy lui rend visite, à son retour de Californie, avant de s'enfuir de l'hôpital avec son père, revêtu de son costume de lanceur. Il arrive toutefois trop tard car Mr Beep s'est pendu.

## Les thèmes

**L'opposition Nord-Sud.** C'est le thème central du roman, qui explique la guerre ouverte (p. 96) entre les Marster, des Sudistes, et les Justice, des Nordistes, originaires du Québec, donc francophones et catholiques. Cette opposition est encore symbolisée par les nombreuses allusions à la Guerre de Sécession, qui a mis les États-Unis à feu et à sang de 1863 à 1865. Au moment où Évangéline décide de l'interner, Zeke lisait le grand historien américain Bruce Catton, spécialiste de la Guerre de Sécession. Il y a encore les oppositions entre les Noirs, que détestent Évangéline et son père, et les Blancs, et entre les catholiques et les protestants.

**La famille.** Elle est mal en point et éclatée. Cette situation s'explique par l'absence de dialogue entre les êtres, entre Zeke et Évangéline, entre elle et son père aussi. La famille Justice-Marster est une famille désunie. Le père passe plus de temps dans les bistrotts qu'à la maison, le fils est placé, au début, dans une institution, d'où il est chassé, et la mère vit seule dans son île, sans contact avec son père, le riche propriétaire d'une distillerie. *Il pleut des rats* est le roman de la névrose familiale, de la mésentente du couple : « Ils aimaient tant parler tous les deux [Zeke et Évangéline] qu'ils oubliaient d'écouter » (p. 290-291), selon Ray, le frère d'Évangéline. D'ailleurs, Zeke ne veut plus dormir dans le lit conjugal car, selon lui, « tout le sommeil qu'il contenait a été dormi. C'est comme quand on a frappé tous les coups dont une batte était capable » (p. 87). Cette guerre des clans débouche sur la solitude des êtres et sur la violence.

**Le voyage.** Les personnages de *Il pleut des rats* se déplacent beaucoup, dans ce vaste continent, d'une île à une autre, d'un cours d'eau à un autre, à l'intérieur de Savannah, en canot automobile, en automobile, en train. Seule la balle à effet de Zeke ne voyage plus, ce qui lui vaut d'abord son renvoi dans une ligue mineure, ensuite sa retraite. Le voyage d'Évangéline et de Timmy vers la Californie n'est pas sans évoquer une sorte de traversée du désert, depuis l'enfer des marais de Savannah jusqu'au faux paradis californien, qui est loin, du moins pour Timmy, de s'avérer une Terre promise. Mais ce voyage initiatique permet au jeune de quitter l'adolescence pour le monde adulte. Ce thème est encore relié à celui de l'errance et de l'américanité (le mythe américain) avec ses vastes espaces, ses autoroutes, le fast-food, etc.

**La religion.** Elle est omniprésente. Timmy la conteste ouvertement et, dans la philosophie qu'il développe, il souhaite devenir un pécheur impénitent, c'est-à-dire convaincu de la supériorité de son péché. Selon Jean-Pierre Vidal, « Timmy veut avoir une relation directe, sans intermédiaire, avec Dieu et avoir droit au débat <sup>4</sup> ».

## La portée de l'œuvre

« S'il faut souffrir, la moindre des choses, c'est d'embrasser sa souffrance » (p. 283), note Timmy dans son rapport, lui qui a beaucoup souffert de la mésentente entre ses parents, du manque d'amour de la part de sa mère et de l'absence de son père, pour lequel il a tant d'admiration qu'il est prêt à tout pour l'excuser et l'aider. Ainsi qu'il l'a déjà confié, David Homel, lui-même

fil d'immigrants, a voulu prendre la défense de ce groupe de défavorisés, de laissés-pour-compte sur cette terre de Cogne. Il est encore possible de voir, dans *Il pleut des rats*, le sort réservé aux vedettes qui, après une ascension rapide au sommet de leur sport, tombent rapidement dans l'oubli et se détruisent. Zeke Justice n'est ni un Joe DiMaggio, ni un Babe Ruth, ni un Mickey Mantle. Il serait plutôt un Roger Maris. Le romancier s'est expliqué sur le sens de son œuvre : « [...] je pense que je voulais méditer sur le sort des immigrants aux États-Unis, et en quelque sorte sur l'histoire de mes propres parents. [...] Pour être un immigrant réussi aux États-Unis, il faut s'oublier, oublier sa culture, oublier sa langue <sup>5</sup>, comme le grand Zeke dont l'âme est broyée, noyée dans le melting-pot de l'*American Dream*, selon Guy Cloutier, qui a raison de prétendre que « Homel signe ici un roman implacable, effrayant et drôle sur le mal identitaire » <sup>6</sup>.

Il est toutefois dommage que la traductrice, une Française, contrairement à ce que croit Francine Bordeleau <sup>7</sup>, ait donné une traduction qui frise le ridicule parfois dans son ignorance du vocabulaire du baseball : le monticule devient sous sa plume la *butée*, les buts, les *bases* (la première *base*, la *seconde base* et la *troisième base*), les manches, des *reprises*, le marbre, la *plaque de but*, etc. Étonnant aussi que l'arrêt court soit le *short stop*, que les coups sûrs soient des *hits*, un retrait, un *out*, et que le coup sacrifice devienne une *balle sacrifiée* et le receveur, un *attrapeur*. Où était donc le responsable de Leméac, l'éditeur montréalais ? Chose certaine, il ne connaissait rien au baseball !

## Notes

1. Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac, 1992. Traduction de l'anglais : *Rat Palms*, Toronto, Harper Collins Ltd, 1991.
2. Guy Cloutier, « *Il pleut des rats* de David Homel. Un roman implacable, effrayant et drôle », dans *Le Soleil*, 19 octobre 1992.
3. Nous utilisons cette graphie, courante au Québec, même si, dans le roman, on écrit *baseball*.
4. Jean-Pierre Vidal, « David Homel : les attaches du nomade », dans *Nuit blanche*, n° 63 (printemps 1996), p. 34.
5. Lucie Côté, « Un roman québécois dans un décor américain », dans *La Presse*, 20 septembre 1992, p. B-1, B-4 [voir p. B-4].
6. Guy Cloutier, *op. cit.*
7. Francine Bordeleau, « Une éducation américaine », dans *Lettres québécoises*, n° 68 (hiver 1992), p. 11.